

PRÉFACE

Rares sont les universitaires qui ont recours aux méthodologies de l'imaginaire comme exégèse du monde de l'Antiquité classique, et de la latinité en général (y compris, ici, le néo-latin). Olivier Rimbault est de ceux-là, et il le fait avec talent. L'intérêt de la systémique et des théories de la complexité appliquées à une herméneutique des auteurs anciens et de leurs épigones de la Renaissance est indéniable : loin d'être anachronique, cette approche anthropologique récente permet une relecture et une découverte de perspectives qui nous avaient échappé jusqu'ici, ou que nous avions oubliées. Car les arbres de la recherche philologique, nonobstant les belles espèces qu'ils ont produites, nous ont trop souvent caché les riches efflorescences de l'imaginaire gréco-latin. Olivier Rimbault a parfaitement maîtrisé tous les textes théoriques majeurs des théories de la complexité (sa bibliographie en fait état), et il les applique avec beaucoup de sûreté à son étude comparative des trois imaginaires de Nicolas de Cuse, de Luther et d'Érasme. Indéniablement, cette méthodologie originale fait jaillir des perspectives nouvelles pour comprendre ces trois fortes personnalités, dont on ne pouvait que dire assez confusément les profondes différences, sur fond unitaire d'une foi religieuse qui était peut-être le seul point qu'ils partageaient. Les études approfondies dont ils avaient été l'objet étaient pour la plupart des monographies, centrées sur un fonds théologique. Avec des procédés souvent élégants (je pense au recours à l'exégèse iconographique des portraits des trois personnages), O. Rimbault sait mettre en perspective ces trois imaginaires sur fond d'humanisme de la Renaissance. Il en émerge une stimulante et éclairante typologie, inspirée des travaux de G. Durand : l'imaginaire de N. de Cuse serait de type « mystique », avec un mode de pensée de type unitaire et fusionnel ; celui de Luther, ce combattant, serait de type « héroïque », avec un mode de pensée binaire et dogmatique ; et celui d'Érasme, ce voyageur, de type « synthétique », avec un mode de pensée médiateur, associatif et relationnel. La démonstration, érudite, qui n'ignore pas la bibliographie spécialisée sur chaque auteur, emporte l'adhésion, et ce travail est à la fois sûr et audacieux, irréprochable scientifiquement et créatif dans les avancées qu'il fraie. Espérons que l'exemple de M. Rimbault sera suivi par beaucoup d'autres jeunes chercheurs.

Comme j'avais une expérience un peu pionnière dans ce domaine, O. Rimbault m'a demandé cette préface. Sans du tout me poser en « père fondateur » de quoi que ce soit (je connais trop la stérilité des « chapelles » quand on ne peut en sortir), j'ai pensé qu'il serait peut-être utile de faire état de ma propre expérience des théories de l'imaginaire appliquées au monde classique, et de mon apprentissage dans cette herméneutique encore trop peu connue, mais appelée à un avenir de plus en plus fécond dans le domaine de l'anthropologie.

Dans les années 80, le phare des études pluridisciplinaires soucieuses d'un croisement et d'un dialogue entre les approches scientifiques se situait aux Conférences *Eranos*¹, à Ascona, dans le Tessin suisse. Elles avaient été initiées en 1933 par le psychanalyste Carl-Gustav Jung, et se sont poursuivies sans interruption jusqu'en 1989. Le point de départ en fut les entretiens sur la notion de « synchronicité » entre Jung et le physicien Pauli. Elles ont vu les noms les plus prestigieux du monde scientifique, dans les sciences exactes comme dans les sciences humaines : E. Benz, J. Brun, R. Bernouilli, H. Corbin, J. Daniélou, G. Durand, M. Eliade, P. Hadot, J. Hillman, G. Holton, K. Kérényi, G. Van der Leuw, H. Leisegang, L. Massignon, P. Masson-Ourssel, R. Merkelbach, P. Mus, E. Neumann, W. Otto, C. Picard, A. Portmann, J. Przyluski, H.-Ch. Puech, P. Radin, H. Rahner, G. Scholem, E. Schrödinger, J. Servier, H. Zimmer, *et alii*. De cette pléiade étincelante, j'ai connu la fin, marquée essentiellement par le rayonnement de G. Durand, de J. Servier, et de J. Brun. *Eranos* était une expérience qui ne s'oubliait pas, d'abord parce que ce n'était pas un colloque comme les autres : les conférences duraient une décade, en conclave, dans un lieu clos magique il est vrai (les villas de Moscia, au bord du lac Majeur), mais dont on ne sortait pas. Ce huis clos permettait une intensité des échanges sans équivalent ailleurs : ce n'est qu'au bout de quelques jours de commerce commun qu'on apprenait à se livrer, et à comprendre l'autre, en particulier lors des repas pris « sous le cèdre » (il y avait deux tables, une grande table ronde, où le trilinguisme – français, anglais, allemand – était de rigueur, et une autre, plus petite, dite « des Français », car on y regroupait nos compatriotes que l'allergie aux langues étrangères, qui n'est décidément pas un mythe, tenait éloignés de la table internationale. J'ai toujours échappé à l'humiliation de cette relégation, et je n'en suis pas peu fier, même si j'en suis sorti avec quelques migraines...). Je n'oublierai pas les discussions entre I. Prigogine et G. Steiner, où ces deux grands savants – et ces grands humanistes – passaient – sans aucune ostentation – de l'allemand (quand ils parlaient philosophie) au français (quand ils parlaient littérature) et à l'anglais

1. On sait qu'en grec, *eranos*, c'est le banquet pris en commun et où chacun apporte une partie du repas.

(quand ils parlaient du reste...) : ils prenaient simplement le meilleur dans chaque système sémantique et dans chaque culture. Mais le phare de cette société rayonnante, c'était G. Durand, cet « Hermès généreux » comme il a été justement surnommé. C'est à lui que nous autres ses disciples devons à la fois les bases scientifiques qui nous ont guidés et l'enthousiasme qu'il a su nous communiquer. G. Durand est un combattant (grand résistant, commandeur de la Légion d'honneur à ce titre, et nommé parmi les « Justes »), un éveilleur, un précurseur, un guetteur d'idées et un pionnier, mais surtout, c'est un chevalier dans toute la noblesse du terme : un homme de don, de cœur, de fidélité et de générosité, non seulement un guide spirituel mais un modèle d'humanité. C'est cette qualité même de l'homme qui garantit la postérité de l'oeuvre. Tous ses disciples – qui sont aussi ses amis – l'attestent, et essaient, chacun à sa mesure, de faire vivre ce témoignage.

On a pu parler, à propos des *Tagungen* d'Eranos, d'un nouvel humanisme. Car toutes ces rencontres se sont déroulées sous le signe du dialogue et du métissage des pensées, entre biologistes, physiciens, ethnologues, préhistoriens, historiens des religions, sociologues, philosophes, théologiens, psychanalystes, et sans jamais oublier que c'est l'homme qui est au centre de cette pensée. Chaque session transdisciplinaire était centrée sur une thématique fédératrice particulièrement heuristique et révélatrice de la volonté de fonder ce nouvel humanisme : par exemple, « l'Homme et la Terre » ; « De l'Utopie » ; « L'Homme et la naissance des formes » ; « Polarité de la vie » ; « Tradition et temps présent ». Mais, à mon sens, c'est la durée même des sessions qui était le gage stimulant d'une efficacité pour les chercheurs à confronter les expériences, à découvrir l'autre dans son *unitas multiplex*. Expérience humaine, empathie, indissociable en l'occurrence de l'expérience scientifique. Ascona, c'était à la fois un apprentissage et une communauté, et d'abord, pour ceux qui l'ont connu, une fête de l'esprit. Sur ce plan, je laisse la parole à J. Hillman, qui, dans ses travaux et dans son expérience de psychanalyste, relie si bien mythologie et psychanalyse :

La place d'Eranos dans nos pensées, quand nous ne sommes pas là, à Eranos. Quand nous travaillons, chacun de notre côté, il y a le corps invisible des compagnons ; nos mots écrits pour le cercle Eranos, qui n'est pas vraiment un cercle, ou alors un cercle imaginal, qui comprend les morts, un cercle qui nous lie à l'imaginal. La présence imaginale de chacun de nous, du fait de l'absence concrète mutuelle. La fidélité aux morts, la noblesse de l'aventure, son ironie, sa chevalerie².

2. J. Hillman, « Compagnons d'Eranos, communion invisible », in *La Galaxie de l'imaginaire* (M. Maffei dir.), Paris, Berg International, 1980, p. 219.

À *Eranos*, pour beaucoup d'entre nous, nous avons reçu et donné le meilleur. Mais ne donnons pas l'impression de la nostalgie d'un monde passé. Même si, pour des raisons conjoncturelles liées aux réalités économiques, *Eranos* s'est tu, sa parole demeure, d'abord chez tous ceux qui y sont allés, et aussi chez beaucoup de jeunes chercheurs qui reprennent le flambeau. M. Rimbault en est la preuve. C'est cela, la modernité d'*Eranos*, ou plutôt sa capacité à relier tradition et modernité : il était logique que ce lieu, qui fut un des berceaux du développement des théories de la complexité, fût lui-même, dans sa structure, complexe et médiateur entre toutes les instances et tous les individus qu'il reliait.

Pour en rester à la typologie durandienne qui nous intéresse ici, sa fécondité est évidente. Ses trois grands types archétypologiques, qui déterminent les trois constellations d'imaginaires, suggèrent une approche éclairante des sociétés et des créations artistiques. Cela peut toucher des domaines aussi apparemment divers et séparés qu'une meilleure compréhension de l'imaginaire automobile³, une appréhension différente de la spécificité du phénomène littéraire⁴, et une relecture des mythes⁵, et cela nous permet de comprendre la très grande *stabilité* des figures symboliques (qui n'exclut pas la *variété* de leur expression). Car si l'apprentissage mis en évidence par *Eranos* est d'abord de type initiatique, il n'est en ceci que le reflet de ce dont il parle; nous retrouvons cette structure initiatique dans la genèse même des mythes : tous les mythes peuvent être ramenés à une structure simple, liée à une inquiétude existentielle cruciale : la création du monde, sa fin possible, la mort des individus, l'existence de la souffrance et du mal. Ainsi, les mythes obéissent à un schéma structurel très stable, qui s'organise à travers le récit, en trois temps :

- *L'identification* d'une inquiétude, d'une peur, concrète ou existentielle.
- *La formulation* de ce schéma dans une mise en scène : une paire d'opposés incompatibles.
- *La résolution* du dilemme et de l'aporie initiale, à travers la découverte d'une solution, qui soulage l'anxiété, et dépasse le problème originel.

Perception « mystique », immersion dans un sentiment océanique, en l'occurrence un sentiment d'angoisse; puis construction d'un scénario dualiste, qui pose en opposant des couples antagonistes; enfin, système relationnel à valeur apotropaïque, qui dépasse le dualisme, et nous fait passer du deux au trois, de la guerre à l'alliance : on aura reconnu le schéma durandien, mais

3. Voir F. Monneyron et J. Thomas, *L'Automobile. Un imaginaire contemporain*, Paris, Imago, 2006.

4. Voir F. Monneyron et J. Thomas, *Mythes et littérature*, Paris, P.U.F. « Que sais-je ? », 2002.

5. Voir J. Thomas, *L'imaginaire de l'Homme romain. Dualité et complexité*, Bruxelles, Latomus, vol. 299, 2006.

aussi les trois types psychologiques des protagonistes de l'essai de M. Rimbaud; nous dirons que sa recherche lui permet de repérer des tendances; N. de Cuse a une psychologie à dominante « mystique », alors que celle de Luther est plutôt « héroïque », et celle d'Érasme est de type « relationnel ». Sans les structures anthropologiques de l'imaginaire, assurément, nous ne l'aurions pas si bien mis en lumière. Nous insisterons enfin sur le lien qui associe tous les domaines de ce qu'il faut bien appeler, *largo sensu*, l'expression anthropologique : dans ses manifestations, la Nature est splendidement monotone⁶, elle fait preuve d'une sorte d'économie de moyens, que l'on retrouve chez l'artiste placé devant les contraintes de l'œuvre à créer. Ces solutions recourent et vérifient l'archétypologie durandienne :

- Le fixe, associé au symétrique, aux schémas oppositionnels et binaires, et au monde « héroïque » diurne de Durand.
- Le mobile, appuyé sur le rythme et sur la relation, le passage et les figures du passeur et du médiateur; nous retrouvons le « nocturne synthétique » de Durand.
- Le mouvement, l'effusion sans discipline de forces vives, évoquant le « nocturne mystique » de G. Durand⁷.

Mais ne croyons surtout pas que nous avons affaire à des types figés : l'arbre de l'imaginaire a un tronc, et des racines, mais aussi un feuillage toujours changeant, où aucune feuille ne ressemble à une autre : *unitas multiplex*, l'arbre de vie est à la fois toujours le même et toujours différent. Heureusement, sinon le monde serait d'abord horriblement ennuyeux, et ensuite très dangereux, parce que toutes les pensées totalitaires sont, d'abord, monocentrées au lieu d'être plurielles... C'est pour cela que, dans les structures de l'imaginaire (et, nous disent les biologistes, du vivant), tout se tient, mais rien n'est identique à un « autre » par nature original; c'est ainsi que se répondent faits de société, créations artistiques et récits mythiques, en réflexivité, dans une vaste polyphonie de ce qu'ont peut appeler la galaxie de l'imaginaire : est-il plus belle tâche que d'essayer de l'explorer?

Joël THOMAS

Professeur de langue et littérature latines
à l'Université de Perpignan Via Domitia (France)

6. Le critique M. Blanchot utilise l'expression de « monotonie sublime ».

7. Pour une autre présentation du même schéma fondamental, privilégiant les notions de « monde du Père », « monde de la Mère » et « monde du Fils, ou de la Fille », voir J. Thomas, *Mythes et littérature*, p. 28, et *L'imaginaire de l'Homme romain. Dualité et complexité*, p. 63.